

EPIPHANIE

*Donc, Balthazar, Melchior et Gaspar, les roi mages,
Chargés de nefs d'argent, de vermeil et d'émeraude
Et suivis d'un très long cortège de chameaux,
S'avancent, tels qu'ils sont dans les vieilles images.*

*De l'Orient lointain, ils portent leurs hommages
Aux vœux du fils de Dieu, né pour guérir les maux
Que souffrent ici-bas l'homme et les animaux ;
Un pape noir soutient leurs robes à ramages.*

*Sur le seuil de l'étable où veille saint Joseph,
Ils ôtent humblement la couronne du chef
Pour saluer l'enfant qui rit et les admire.*

*C'est ainsi qu'autrefois, sous Augustus César,
Sont venus, présentant l'or, l'encens et la myrrhe,
Les roi mages, Gaspar, Melchior et Balthazar.*

JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA,
de l'Académie française.

UNE VEILLÉE DE NOËL

(Suite et fin)

Comme d'habitude, la lecture de cette lettre pleine de lui, avait ravivé les blessures à peine fermées, en dépit des efforts que faisait Agnès pour retenir le flot qui faisait battre son cœur et soulevait sa poitrine. Un torrent de larmes tombèrent ; cette pluie douce éteignit un peu le feu de douleur qui brûlait son âme ravagée.

Paul aussi pleurait, mais ses larmes n'avaient rien de la tristesse de celles de sa mère.

Dans ses yeux, à travers les pleurs, brillait une étincelle d'orgueil et d'enthousiasme.

Ces grands sentiments, émis d'une manière si simple, la noblesse de ce cœur qui battait sous la poitrine d'un ouvrier, lui faisait entrevoir comme un être supérieur ce père qu'il n'avait jamais connu.

Aussi, le regardait-il souvent ce médaillon qui représentait les traits de son père lorsqu'il était encore jeune homme. Quel plaisir, quelle joie on lui causait en disant qu'il était le portrait vivant de son père.

N'est-ce pas, fit enfin la veuve, que j'ai raison de ne pas oublier cette grandeur d'âme que possédait ton père ? Quelle distinction, quelle noblesse, quelle sagesse sous cette enveloppe d'ouvrier ! J'étais trop heureuse, Dieu ne le voulait point !...

Et la pauvre martyre du souvenir se mit à verser de nouvelles larmes.

Le silence régnait entre ces deux êtres qui s'aimaient, quand on frappa.

Paul se sécha les yeux le plus vite qu'il put et alla ouvrir.

Un homme entra. Il paraissait âgé d'une cinquantaine d'années, mais ses cheveux blancs et les rides profondes dont son front était labouré lui en donnaient quatre-vingts.

Ses habits assez propres, indiquaient l'homme bien élevé ; ses manières étaient simples mais élégantes et remplies d'une certaine noblesse.

— Les maîtres de cette maison seraient-ils assez généreux que de permettre à un pauvre voyageur de chauffer à ce feu bienfaisant ses membres transis par le froid ?

Cette voix avait une intonation qui frappa singulièrement Agnès. Elle examina ce visage de vieillard, cherchant mais en vain une image à ces traits.

— Ma maison est ouverte pour tout le monde, répondit Agnès, mais encore plus pour les malheureux. Tenez, voici un siège près de l'âtre, il est à vous ; chauffez-vous bien, tandis que je prépare quelque chose pour votre estomac qui doit sans doute crier famine.

— Dieu vous le rendra au centuple, fit le voyageur, la voix tremblante d'émotion. Je n'ai besoin de rien en fait d'aliments, ma sacoche est bien garnie grâce à des gens charitables, qui comme vous ont bien voulu m'ouvrir leur maison.

— Oh ! fit Agnès, il ne manque pas de braves gens, surtout dans notre village ; c'est si bon d'obliger ses

semblables, de pouvoir consoler en partageant leurs peines.

L'inconnu regarda la veuve dont les yeux s'étaient voilés de larmes à ces dernières paroles ; il la contempla en silence, tandis qu'une grosse larme perlait aussi à ses cils.

— Madame, fit-il d'une voix mal assurée, votre tor, la tristesse empreinte sur votre visage me font croire à une grande douleur. Moi aussi, j'avais le cœur plein d'amertume, la mort dans l'âme, et depuis que j'ai mis les pieds dans votre demeure, tout cela est disparu. C'est à votre hospitalité, à vos bonnes paroles, que je dois ce changement. Ne pourrais-je moi aussi, connaissant votre histoire, vous offrir quelques consolations et amener sur vos traits plus de joie et de contentement. C'est si rare que les heureux pensent aux infortunés.

Incapable de repousser la demande du voyageur, et pressée par Paul qui trouvait ce récit toujours nouveau pour son esprit enthousiaste, elle raconta ce que nous avons dit plus haut.

Pendant tout le temps que dura le récit, le vieillard n'avait détourné les yeux de la veuve que pour essuyer furtivement les larmes qui se pressaient sous sa paupière.

Quand Agnès eût terminé, le vieillard se leva, fit quelques pas dans la maison, essayant de se donner une contenance. Enfin il revint se mettre entre la mère et le fils, et les regardant tour à tour il s'écria à travers ses sanglots :

— Agnès, ma femme, Paul, mon fils, ne me reconnaissez-vous pas ?

Le coup fut trop fort pour la pauvre Agnès, qui s'évanouit et faillit tomber sur le parquet, mais les deux hommes la soutinrent et la firent revenir promptement à elle.

Je ne pousserai pas la témérité jusqu'à essayer de décrire ce tableau intime, cette scène sublime d'où les noms de Paul, Agnès, chère femme, cher enfant s'exhalaient.

Après les premiers épanchements, il fallut au nouvel arrivant raconter son histoire, depuis le jour où il avait quitté Saint-Benoit, jusqu'au jour où il y était revenu. C'était long, vingt ans d'absence, c'était un récit bien émouvant, mêlé de périls, de fortune, etc. Aussi se tint-on suspendu aux lèvres de Paul tant que dura le récit souvent interrompu par des questions, des larmes, des baisers.

Après la bataille d'Odelltown, il s'était enfui aux Etats-Unis où il travailla quelques temps, dans l'espérance de retourner au Canada, sitôt que la paix serait rétablie. Mais il attendit longtemps, si bien qu'un bon jour, ayant appris le triste sort de ses compagnons faits prisonniers, et voyant l'impossibilité de retourner au pays, il se décida à aller en Europe.

Il fit ses préparatifs, écrivit à sa femme le motif de son départ et s'embarqua sur un voilier à New-York. Qu'il soit dit en passant que cette lettre n'était jamais parvenue à Agnès Rondeau, pour la bonne raison qu'on l'on l'avait confisquée par ordre de la cour martial, qui était alors la justice en cours.

Le voilier de Paul Rondeau, ayant été saisi par un vent contraire, fut jeté sur la côte où il se brisa. Après bien des efforts on parvint à sauver l'équipage, à l'exception du capitaine qui voulait rester au poste du devoir jusqu'à la dernière minute et ne put se sauver.

Ils furent longtemps dans un pays aride, désert. Enfin ils s'enfoncèrent dans l'intérieur des terres.

Ils firent la rencontre d'une peuplade d'indigènes qui les firent prisonniers en attendant qu'on les brûla.

Le jour du supplice était arrivé, quand une tribu hostile tomba comme une bombe au milieu des sauvages qui se défendirent en se sauvant de tous côtés. Paul et ses compagnons profitèrent de la confusion pour se sauver eux aussi et se dirigèrent vers la mer.

Là ils aperçurent un navire auquel il firent un signal, à l'aide de leurs mouchoirs.

On vit mettre à la mer une chaloupe qui vint chercher nos malheureux et les transporta à bord du vaisseau.

C'était un bâtiment anglais qui se dirigeait sur l'Aus-

tralie, où il arriva deux mois après son départ de Boston.

Aussitôt à terre, nos marins se dispersèrent et Paul s'en fut travailler pour un riche négociant célibataire.

Paul Rondeau le servait depuis dix huit ans, quand une fièvre vint et emporta cet homme devenu le bienfaiteur de Paul. Il légua toute sa fortune, à part quelques sommes, à Paul Rondeau, qui avait su attirer la confiance de ce commerçant.

— Comme vous le pensez bien, dit Paul, mon premier mot fut : partons. Mes préparatifs ne furent pas longs, en deux jours j'avais mis ordre à mes affaires et je m'embarquais sur un magnifique paquebot, en route pour New-York. Mais à mesure que j'approchais de mon cher Canada, mon cœur battait d'impatience sous l'influence de divers sentiments. D'abord, sont-ils encore vivants, me demandais-je, ne m'arrêtera-t-on pas en mettant les pieds sur ce sol tant désiré ! Enfin je descendis à terre, je pris le train qui m'amena ici, pour compléter mon bonheur ici-bas ; ce disant il embrassa sa femme et son fils.

La nouvelle de l'arrivée de Paul Rondeau, qu'on croyait mort, se répandit comme une trainée de poudre dans le village ; tout le monde accourait afin de voir, de toucher ce revenant d'outre-tombe.

Ce fut un Noël bien gai, cette année-là, à Saint-Benoit.

Les pauvres surtout jubilèrent, lorsqu'ils virent entrer dans leurs cabanes Agnès accompagnée de son mari et de son fils, qui distribuaient l'or et les vivres en abondance.

A l'église, les cloches sonnaient joyeusement le *Te Deum*, en remerciement de l'arrivée au pays d'un patriote, d'un Enfant de la Liberté.

Que c'est beau, que c'est bon Noël !

Eugène Morsan

LE ROI BOIT

(Voir gravure)

La belle gravure que nous donnons aujourd'hui en page de milieu est toute d'actualité, puisqu'elle représente un dîner de famille, le jour de la fête des Rois ou du Roi-Boit. Ce festin de l'Épiphanie remonte aux premiers siècles de notre ère ; mais c'est au XIV^e siècle surtout qu'il prit une importance exceptionnelle. Une coutume de l'église de Besançon, et sans doute de beaucoup d'autre encore, voulait que les chanoines élussent, à l'avance, l'un d'entre eux pour officier le jour de l'Épiphanie. Ils le nommaient *roi*, parce qu'il devait tenir la place du Roi des rois et, au moment de l'évangile, assis sur un trône dressé dans le chœur, une palme à la main en guise de sceptre, recevait les hommages de trois chanoines figurant les Rois Mages. Après l'office, il offrait une collation à ses confrères qui, pendant cette réjouissance, le traitaient comme roi de la compagnie.

Les séculiers, imitant les ecclésiastiques, firent aussi un roi dans le repas de famille durant la veille ou le jour de l'Épiphanie, et le sort décidait du choix. Alors on servait des gâteaux dans les coins ; on en fit un exprès, dans lequel on mettait une fève, et le convive qui la trouvait dans sa part était proclamé roi, quel que fût son âge.

Le plus jeune enfant de la compagnie passait sous la table ; le chef de la famille, prenait les parts les unes après les autres, lui disait de désigner au hasard les convives auxquels il fallait les donner. Dans cette distribution, une part, dite *part du bon Dieu ou de la Vierge*, était réservée pour les pauvres.

Le roi de la fève se choisissait des officiers, et lorsqu'il buvait, on criait : *« Le roi boit ! Vire le roi ! »* Tous les convives devaient crier, sous peine d'avoir la figure barbouillée de suie.

Dès son origine, la fête du *Roi boit* se célébra à la cour. On faisait, au souper du roi, une reine de la fève, et, le jour de l'Épiphanie, le roi la menait à la